

Jean-Marie Gilory

Souvenances marines

La malle aux souvenirs

D'abord, des phrases qu'il faut lire à haute voix. Des ressacs de mots. De grandes marées de syllabes. Montantes et descendantes. Puis, les pleins et les déliés calmés, enfin calmés, des embruns plein la page. C'est la prose de Jean-Marie Gilory, sous l'emprise de la poésie. Une écriture à voix, comme le disait notre cher Serge Wellens. Une écriture qui ressemble à la mer que notre capitaine au long cours a hautement pratiquée. Une écriture avec son calme et ses tempêtes, comme la mer, je vous dis. avec ses cris et ses silences. Des silences qui ressemblent à des cris. Des silences qui crient plus haut et plus fort que des cris.

La mer. elle est là, dès ses premiers vagissements. Elle bouge à ses côtés, la mer. aussi, rapidement, il se dira : "je serai capitaine au long cours ." Et, il le fut. Rapidement aussi, à côté de Mado, sa jeune maîtresse, il dut penser : "Je serai poète." Et, il l'est. La mer . l'amour et les mots pour le dire. La vie de Jean-Marie Gilory est là. Toute la vie, toute sa vie qu'il prend, manifestement plaisir à conter dans "Souvenances marines" et que nous prenons plaisir à lire, depuis sa naissance, en passant par une robe légère et de fleurs épanouies et par les plus beaux yeux du monde, jusqu'au rêve de Cythère qui s'avère – hélas ! – n'être qu'un mirage.

Ses souvenirs sont, avant tout, l'histoire d'une navigation au long rêve, ainsi qu'il le dit. Le rêve d'un éternel féminin qui se termine – les turbulences marines abandonnées – dans le calme d'une longère, " posée entre deux vaches mitoyennes" avec au loin, et parfois si proche, la silhouette, la belle et jeune silhouette, d'une improbable – ou probable – Eve, échappée d'un mystérieux jardin que l'on nomme Éden.

Jean-Marie Gilory égrène ses souvenirs depuis ses premiers rêves, dans un grenier, telle la caverne d'Ali Baba. Ah! Je plains les enfants de nos cités sans grenier comme les ont connus beaucoup d'enfants de ma génération. Les greniers d'autrefois, refuges de vieilles malles, de poussiéreux livres, de féroces araignées, de merveilleux rêves ...

Jean-marie égrène donc ses souvenirs... le décès de sa mère, ses lectures, Saint-John Perse – Amers, ah! Amers... –, Conrad, Peisson, Brauquier.... le grand-père – disparu / évaporé ! –, Maria la bretonne, Mado, son premier recueil de poésie, son premier prix, sa création d'une revue et d'une maison d'édition, sa longère... ses navigations, ses escales, le bruit de son cœur. la langue française sa véritable patrie... la musique des mots... La malle aux souvenirs ouverte, dès les premiers mots du livre, s'impose le nom d'une femme : Regina. La femme, elle accompagnera le lecteur jusqu'à la dernière page où nous découvrirons, si lointaine et si proche, la silhouette idéale, ou idéalisée, d'Eve, comme elle apparut aux yeux d'Adam, dans le jardin du Livre. Nous comprenons alors que les souvenirs d'un capitaine au long cours ce sont mués, au fil des mots, en un hymne à l'avenir, car comme chacun le sait, depuis Louis Aragon, la femme est l'avenir de l'homme.

Jean-Claude Albert Coiffard